





# LE CONSEIL DES ESPRITS

Dernières parutions  
chez L'Harmattan-Sénégal

CHENET Gérard, *El Hadj Omar. La grande épopée des Toucouleurs*, théâtre, novembre 2009.

BARRO Aboubacar Abdoulaye, *École et pouvoir au Sénégal. La gestion du personnel enseignant dans le primaire*, novembre 2009.

GAYE FALL Ndèye Anna, *L'Afrique à Cuba. La regla de osha : culte ou religion ?*, octobre 2009.

CHENET Gérard, *Transes vaudou d'Haïti pour Amélie chérie*, roman, septembre 2009.

NDAO Mor, *Le ravitaillement à Dakar de 1914 à 1945*, août 2009.

Jean MIKILAN

# LE CONSEIL DES ESPRITS

L'HARMATTAN-SÉNÉGAL

**© L'HARMATTAN-SENEGAL, 2009**  
**« Villa rose », rue de Diourbel, Point E, DAKAR**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[senharmattan@gmail.com](mailto:senharmattan@gmail.com)

ISBN : 978-2-296-10259-0  
EAN : 9782296102590

# CHAPITRE I

## ATOUR

Le tonnerre avait grondé toute la nuit. Au matin, le temps était encore menaçant. Le ciel était traversé de part en part de gros nuages noirs qu'illuminaient à intervalles réguliers les flashes éblouissants des éclairs. La pluie pouvait tomber d'un moment à l'autre et perturber la cérémonie qui se préparait. Celle-ci serait dans le meilleur des cas différée et, dans le pire, reportée.

Tanta Bora, l'une des vieilles femmes qui étaient arrivées du village la veille, ne l'entendait pas de cette oreille. La famille était réunie au grand complet ; les préparatifs étaient achevés et il ne saurait être question de surseoir à la cérémonie, fut-ce d'une petite heure.

Pourtant, une pluie qui tombe un jour de funérailles est une bénédiction. C'est le signe que le regretté était une personne de cœur que le ciel se plaît à accueillir.

Mais cette pluie avait mal choisi son moment. Elle serait arrivée un peu plus tôt ou serait tombée à la fin de la cérémonie, qu'elle aurait été la bienvenue. En ce moment-ci, elle contrariait. Elle était indésirable.

Du reste, avait-t-on encore besoin de prouver à quelqu'un l'humanité de Ronko ? Seul a besoin de preuve celui qui doute. Or, Ronko avait fini par faire l'unanimité autour de sa personne en tant qu'homme de bien.

Toujours était-il que, sentant tourner le vent, Tanta Bora se leva pesamment en portant ses mains sur ses genoux, tituba jusqu'au dehors, leva les yeux, pivota sur elle-même pour se rendre compte de l'imminence de la pluie aux quatre coins du ciel et, sans prononcer un mot, s'engouffra à l'intérieur de la maison. Elle en ressortit aussitôt munie, d'une main, d'un pilon et, de l'autre, d'une pincée de sel. Elle avança jusqu'au milieu de la cour, planta vigoureusement au sol le pilon pour le maintenir debout, puis déversa la pincée de sel sur la tête du pilon en marmonnant quelques formules incantatoires.

Sur-le-champ, un arc-en-ciel s'inscrivit dans le ciel et, au même moment, la pluie qui avait déjà commencé à laisser tomber des gouttes s'estompa. Les nuages se déchirèrent en mille petits morceaux, se dissipèrent et laissèrent apparaître un soleil éclatant. La cérémonie pouvait commencer.

Dans un mouvement d'ensemble plein de solennité, les quatre porteurs plantèrent un genou à terre, se saisirent du brancard communicateur par les extrémités, se relevèrent et, prestement, le hissèrent au-dessus de leur tête sur des coussinets semblables à des nids d'oiseaux de proie.

Un silence impressionnant s'empara de la place. Tout le monde se tut d'un coup et fixa des yeux le brancard communicateur, l'oreille tendue.

Pendant un court instant, le brancard communicateur demeura immobile, puis il s'anima et se mit à pencher d'un côté, puis de l'autre. Presque imperceptibles au début, ses balancements s'accéléchèrent, s'amplifièrent, accusèrent du volume et, bientôt, il entra en transe. Il trépidait et trépignait comme secoué par de vigoureux bras, mais ne se déplaçait pas d'un pouce de terrain. Pour son confort, les porteurs étaient choisis deux par deux de taille égale, les moins grands étant placés à l'avant.



S'étant aperçu que le brancard communicateur était entré en action, Tamou, le doyen de la famille se détacha du point d'où il surveillait ses faits et gestes et vint se placer face à lui. À l'aide d'une petite calebasse assortie d'une longue poignée, il recueillit de l'eau dans un pot de terre posé à ses pieds et, la tenant bien serrée dans sa main droite, il l'interpella en ces termes :

« Ronko, aujourd'hui te voilà de l'autre côté de la vie. Tu nous as quittés pour le royaume des ancêtres ; qu'il en soit ainsi ! Maintenant, tu nous dois la vérité, toute la vérité, sur les raisons de ton départ précipité et prématuré. Comme tu peux t'en rendre compte, toute la famille est ici réunie. Même tes oncles du pays du sud sont accourus à l'annonce de ta mort. Nous ne voulons qu'une chose : tout savoir sur les raisons de ta mort et ses implications. C'est à cette condition que nous pourrons célébrer ton deuil selon l'usage, afin que tu trouves le repos éternel auquel tu aspirés sûrement après les vicissitudes de ta vie terrestre et pour que ta femme, Podiate, et les enfants que tu laisses derrière toi, demeurent dans la paix. ».

Pendant qu'il débitait ces paroles, Tamou répandait par terre des rasades d'eau en hommage aux ancêtres et pour les remercier de leur présence discrète parmi les vivants.

À peine le doyen a-t-il fini de parler que le brancard communicateur s'ébranle. Il avance jusqu'à sa hauteur, exécute un demi-tour et se hâte en direction de la foule. Il se faufile au milieu de l'assistance, débusque et ramène tour à tour, auprès de Tamou, Podiate et ses cinq enfants, puis revient se tenir droit devant lui.

« C'est normal que tu veuilles rassembler les membres de ta famille, surtout si tu désires qu'ils figurent parmi les témoins privilégiés de ce que tu t'apprêtes à nous dire, mais indique moi avant tout la personne que tu auras choisie pour

ton interrogatoire, car je ne fais, moi, qu'introduire », martèle le doyen.

À cette invite, le brancard communicateur retourne sur ses pas. Il déambule sur la place, rase la haie formée par les membres du clan, passe et repasse et, brusquement, fonce dans la foule. Il bouscule tout le monde sur son passage et tombe sur Atour qu'il aplatit littéralement au sol.

Atour et Ronko sont des cousins. Leurs pères étaient deux frères qui vivaient au village dans une même concession où leurs maisons se faisaient face et partageaient une même cour. Quelques années après la naissance d'Atour, son père devait décéder, victime d'une attaque de panthère. Il regagnait le village au crépuscule, portant attaché sur le porte-bagages renforcé de sa bicyclette un bouc qui s'était mis à bêler fortement. Les cris du bouc, dans le calme de la nuit, avaient retenti loin dans la forêt et attiré une panthère affamée qui chassait dans les parages. S'étant farouchement opposé à la bête dans un rude combat, le père d'Atour ne survécut pas aux redoutables crocs et aux puissants coups de pattes du fauve. Atour fut alors confié au père de Ronko qui l'éleva.

Atour était d'un an le benjamin de Ronko. Tous deux avaient passé leur enfance ensemble, goûté aux joies de la campagne et à la liberté du grand air. Du matin au soir, on ne pouvait voir l'un sans l'autre. On les surnommait les faux jumeaux. Devenus grands, leurs chemins s'étaient séparés, même si, de temps en temps, des événements familiaux les réunissaient.

Un jour, le père de Ronko envoya ce dernier en ville lui chercher une feuille de tabac avec le vélo de marque « Griffon » qu'il venait d'acquérir grâce au produit de sa dernière récolte d'arachide.

Le voyant partir sur la rutilante bécane, Atour se précipite derrière lui. Une fois hors de portée de vue du village, il propose à Ronko de le laisser conduire, ne serait-ce que sur une petite portion de la route. Pour toute réponse, Ronko appuie sur la pédale et s'éloigne à vive allure.

Atour prend son mal en patience et attend sur le bord du chemin son retour. Dès qu'il l'aperçoit au loin, il se couche de tout son long en travers de la route pour l'obliger à s'arrêter. Ronko roule jusqu'à sa hauteur et, sans hésiter un instant, lui passe dessus. Le garde-boue de la roue arrière accroche sa camisole et lui occasionne une profonde et sanguinolente entaille au niveau de la poitrine.

Durant une semaine, Atour gardera le lit et manquera les classes. Le père de Ronko refusera qu'il se rende à l'infirmerie qui n'était pourtant pas loin du village. Atour était soigné à la poudre de racines et à la sève de plantes et, au bout de trois jours, sa plaie se referma et cicatrisa.

Tout seul, pendant ce temps, Ronko réalise la gravité de son acte. Il est malheureux et comme torturé par sa jeune conscience. La maison de son père qui l'avait vu naître lui paraissait subitement trop grande et le chemin de l'école qu'il arpentait dans tous les sens depuis des années, lui semblait plus long que d'habitude.

Dès qu'il revenait de l'école, il se débarrassait rapidement de son sac et venait se blottir au pied du lit où se trouvait couché Atour. Il ne fréquentait plus les autres enfants du village.

Voyant son gros chagrin, Atour est très peiné. Il s'oublie lui-même, surmonte son mal et s'ingénie à inventer de petites blagues pour faire rire et décrisper son pauvre cousin.

À présent, plaqué au sol par le brancard communicateur, le film de cette scène de vélo lui réapparaît nettement.

Machinalement, il porte la main à la hauteur de sa poitrine, au niveau de la fameuse cicatrice. Il se rappelle du coup leur enfance insouciante au village, les promenades dans le bois à la cueillette des fruits sauvages, les parties de football sur des terrains vagues autour d'un ballon en chiffon enrobé d'un gel gluant de plante asséché, les jeux de cache-cache improvisés sous un clair de lune. C'est très ému, les larmes aux yeux, qu'il se résout à se relever. Le brancard communicateur l'escorte et le conduit jusqu'à Tamou.

Atour est un cœur sensible et une âme charitable. Il n'est à l'aise que lorsque règnent autour de lui la paix et la concorde. Le moindre souci chez son vis-à-vis l'affecte et le préoccupe et il n'a de répit que lorsque cette tension est résorbée. L'injustice et le mensonge lui répugnent au plus haut point. Dans sa jeunesse, ses camarades l'appelaient le grand Samaritain, à cause de sa grande générosité de cœur et de sa soif de paix. Pourtant, Atour est loin d'un mollasson. À lui seul il est capable de mettre en déroute une armée. Atour est grand et fort. C'est une véritable force de la nature, mais une force tranquille.

À peine arrivé chez Ronko, il s'était mis, sans tarder, au service de la famille. Il déplaçait, rangeait tout ce qui devait l'être, organisait la maison pour faire de la place au fur et à mesure que les parents arrivaient, restait attentif à tout ce qui se passait autour de lui, distribuait des gestes amicaux et multipliait des paroles apaisantes. Pourtant, il n'y avait pas beaucoup de gens qui, autant que lui, étaient affectés par la mort de Ronko.

Dès que Podiate l'avait vu franchir le seuil de la porte, elle s'était sentie rassurée et soulagée. Elle savait qu'en ces moments difficiles elle avait un appui sûr. Elle savait dorénavant qu'elle avait quelqu'un sur qui compter, à qui se

confier et qui était en mesure de prendre en charge toutes ses préoccupations jusqu'à leur totale satisfaction.

Podiate a une confiance aveugle en Atour dont tout le monde s'accorde à reconnaître la discrétion et l'humilité.

L'année de son admission au concours d'entrée à l'école des assistants sociaux, tout le monde avait applaudi des deux mains. Avec une disponibilité comme la sienne et une sensibilité à fleur de peau, Atour ne pouvait être qu'au service de l'homme et de la cause humaine.

À l'issue de sa formation, après avoir pratiqué son métier pendant quelques années, ses nombreuses qualités humaines et professionnelles n'avaient pu échapper à l'attention de ses supérieurs hiérarchiques. Il fut envoyé, pour trois ans en Europe, en stage de renforcement de capacités, et, à son retour, fut promu directeur de son ancienne école des assistants sociaux.

S'inspirant de son propre parcours, il choisit pour l'école une devise selon laquelle « Seuls le travail et le sérieux payent » et dont l'enseigne lumineuse barra désormais le fronton de l'immeuble de l'entrée principale de l'établissement.

Atour administra son établissement avec un tel sérieux et un tel acharnement professionnel qu'en peu de temps son label traversa les frontières et que des étudiants vinrent de tous les pays de la sous région y recevoir un enseignement de haute facture.

Atour avait trois ans quand son père mourut. Se sentant à bout, son père avait fait appeler celui de Ronko à qui il avait tenu ce langage :

« Je sais que je n'en ai plus pour longtemps à vivre, peut être même que tout s'arrêtera aujourd'hui et tout de suite.

C'est pourquoi, je te confie mon fils. J'ai été cultivateur toute ma vie durant et je sais ce que c'est que d'être paysan. Aussi avais-je rêvé pour mon fils d'une autre vie, celle d'un fonctionnaire des villes. Je voulais qu'il réussisse à l'école pour être assuré de percevoir mensuellement un salaire stable à la place d'un hypothétique revenu annuel de traite. Je ne serai plus là pour veiller sur lui. Je m'en vais, je vais mourir, mais je m'en souviendrai. Tu n'auras point à te soucier de sa scolarité parce qu'Atour réussira comme peuvent réussir les enfants qui bénéficient de l'assistance de leur père. Tu l'inscriras dans une école publique et tu te borneras à le nourrir et à le vêtir. »

Il saisit la petite main d'Atour qui jouait autour du lit en toute insouciance et ne levait la tête que quand il entendait son papa prononcer son nom, la posa doucement dans la paume endurcie du père de Ronko et referma les doigts de celui-ci sur la menotte du même.

Son regard déjà lointain erra du fils au frère et se détacha du frère pour s'attarder sur le fils. Il ébaucha un sourire qui resta figé à jamais.

## CHAPITRE II

### RONKO

Ronko approchait la cinquantaine, mais il en paraissait davantage à cause de sa lourde silhouette et de sa démarche traînante. Il était massif comme une barre de glace et bedonnant. Son large front était dégarni par une calvitie précoce, un front d'où perçait un regard trouble qui laissait difficilement deviner ses états d'âme et lui donnait une apparence énigmatique, sinon mystérieuse. En même temps, cette apparence apathique lui conférait une forte présence et beaucoup de personnalité. Ronko était imposant et impressionnant.

L'homme était devenu fonctionnaire de son état au terme de longues et brillantes études. Il avait beaucoup voyagé dans le cadre de son travail et de mouvements associatifs et avait beaucoup vu et appris. Il s'exprimait toujours en français, un français châtié.

D'aucuns disaient que c'est à cause de ses longs et nombreux séjours à l'étranger qu'il était arrivé à perdre l'habitude de parler dans sa langue maternelle. Ronko s'exprimait très bien, il parlait comme un livre.

Sa mise toujours impeccable et son train de vie fastueux le faisaient passer dans son quartier et aux yeux de beaucoup de gens pour un homme suffisant et distant. C'était mal le connaître. Ronko était affable et chaleureux, et ceux qui

avaient pu l'approcher avaient tous été frappés par sa courtoisie. Toutefois, il n'aimait pas les discussions stériles et ne se mêlait que de ce qui le concernait, une attitude que certains avaient vite assimilé à du mépris et un manque d'intérêt pour autrui.

La lecture était sa plus grande distraction. Une bibliothèque ocre-rouge, où l'on peut lire tous les livres du monde, barre le fond de son salon. Quel que puisse être le sujet que vous abordiez avec Ronko, de la philosophie à la science de la terre, il vous émerveillait toujours par ses connaissances. Ronko était un puits de savoir.

Avec lui, on ne pouvait s'ennuyer. Il suivait pas à pas l'actualité du monde, était informé des grandes questions qui agitent l'humanité et gardait toujours par devers lui quelques anecdotes savoureuses dont il savait user pour détendre l'atmosphère.

Racé et cultivé, sa compagnie était recherchée ; ses avis aussi.

C'est fort justement qu'en le pleurant le jour de sa mort, sa cousine n'avait de cesse de crier :

« Mon toubab s'en est allé ; un géant s'est affaissé ; le champion nous a quittés ; qui me rendra mon prince ? » et d'ajouter : « Comment Ronko a-t-il pu brutalement être arraché à notre affection, alors que nous aurions aimé, en désespoir de cause, le veiller, l'accompagner dans sa maladie et nous préparer à nous séparer de lui ? »

Dans la cohue des voix étranglées par la douleur, une autre femme d'enchaîner :

« Il a traversé les océans ; il a sillonné les capitales du monde ; il a tissé une toile de relations à travers les nations, a occupé de hautes fonctions et assumé de grandes